

SUITE DEPECHEES.

Bulletin meteorologique.

Washington, 9 juillet — Indications pour la Louisiane — Temps généralement couvert; vents variables.

Historique du desastre de La Bourgogne par M. Bruwaert, consul general de France a New York, d'après les depositions des temoins.

New York, 9 juillet — M. Bruwaert, consul general de France a New York, a fait aujourd'hui l'histoire du desastre de La Bourgogne d'après les depositions des membres de l'equipe.

M. Bruwaert s'est exprimé ainsi: Quand la collision a eu lieu le capitaine Deloncle (était sur le pont. Voyant son navire avarié par la collision il a ordonné de mettre le cap sur l'île de Sable.

A ce moment il ne connaissait pas l'étendue de l'avarie, mais il a commandé aux hommes de l'équipage de se rendre à chacun des onze bateaux de sauvetage qui leur étaient assignés.

Les hommes ont promptement obéi et sont restés à leurs postes. Le capitaine a ensuite demandé aux officiers de service sous le pont de se rendre compte de l'étendue des avaries. Il n'a reçu aucune réponse à ses signaux.

Environ huit minutes après le signal du capitaine le quatrième mécanicien, Laisné, est accouru vers lui et lui a annoncé que le navire avait une brèche et que l'eau envahissait les chambres des machines.

Le capitaine Deloncle a alors commandé de mettre les bateaux à l'eau. Le navire s'était arrêté. A ce moment, des passagers frappés de panique se sont précipités de tous les points du navire sur le pont.

Il se sont placés dans la voie des matelots et les ont repoussés au moment qu'ils détachaient les bateaux de sauvetage. Avant que les bateaux pussent être détachés des daviers et prêts à la mise à l'eau le navire s'est soudainement incliné à tribord en jetant un grand nombre de passagers par dessus bord.

Les passagers de première classe se sont précipités hors de leurs cabines à bord et, malgré les protestations des matelots, ont grimpé dans les six bateaux de sauvetage qui s'y trouvaient.

L'inclinaison à tribord a fait tourner les daviers et a jeté les grands bateaux entre les cabines. Les membres de l'équipage ont exploré les passagers pour leur faire quitter les bateaux, et ils ont dû employer la force dans quelques cas afin qu'ils puissent soulever les embarcations pour les faire glisser sur le flanc du navire.

Il a été impossible de décider les passagers à quitter les bateaux: de nombreux passagers d'entrepont étant arrivés, prêts à prendre leurs places.

Les matelots se sont précipités sur les arrivants, mais rien ne pouvait les arrêter. Les hommes de l'équipage ont finalement renoncé à la lutte, et ils s'occupaient de couper les amarres des bateaux de sauvetage quand le navire a plongé de l'avant et a coulé, entraînant les embarcations de l'arrière.

A tribord, trois bateaux de sauvetage avaient été brisés par le Cromartyshire. Le bateau numéro 7, rempli de femmes et d'autres passagers, avait été mis à l'eau avec succès quand la grande cheminée est tombée sur le bateau, tuant presque tous ceux qui l'occupaient.

Vingt matelots autrichiens, passagers d'entrepont, se sont emparés du bateau numéro 11.

Il y avait dans ce bateau de la place pour cinquante personnes, mais les passagers et les hommes

d'équipage ont été repoussés par ceux qui s'y trouvaient.

Il ont répondu à un officier du navire, qui leur ordonnait de sortir du bateau et qui les menaçait de les renvoyer, qu'ils étaient des passagers et qu'ils avaient autant que les autres le droit d'occuper le bateau.

Ils ont tiré des couteaux de leurs poches et ont frappé des matelots. Les hommes de l'équipage ont abandonné ce bateau sans même le déborder, mais ceux qui l'occupaient connaissaient les manœuvres nécessaires et ils réussirent à le mettre à l'eau.

Des passagers se débattaient dans l'eau ont essayé d'entrer dans ce bateau, mais ils furent repoussés. Le bateau No 9, rempli de passagers a été mis à l'eau avec succès. Il portait 53 personnes, y compris son équipage.

Le bateau de bord vers lequel les passagers de la première classe s'étaient précipités était le numéro 8.

Les matelots l'ont trouvé et se sont précipités dedans au moment que le navire s'enfonçait, puis ils ont recueilli des passagers tombés à l'eau.

Les mécaniciens sont restés à leurs postes jusqu'au moment que le chef leur a donné le signal de s'enfuir.

Le chef mécanicien a péri. Ils ont gravé à l'aide des échelles de fer jusqu'au centre du pont. L'eau avait été les yeux. Sur la cabine de milieu se trouvaient quatre radeaux.

Il en ont détaché un et l'ont jeté à l'eau, mais l'un des cylindres s'est brisé. Un autre a pu être mis à l'eau avant l'engloutissement du navire. Les deux autres radeaux n'ont pu être employés.

Des passagers ont été recueillis sur le seul radeau flottant. Des bateaux de sauvetage du Cromartyshire sont arrivés ensuite au moment que le navire s'enfonçait.

Quand le bateau de sauvetage occupé par les autrichiens est arrivé près du Cromartyshire le capitaine de ce navire a demandé des volontaires pour reconduire sur le lieu du sinistre et sauver d'autres victimes, mais ces autrichiens ont refusé.

Des volontaires du Cromartyshire sont alors partis à la recherche des naufragés. Les bateaux montés par les hommes de "La Bourgogne" et le Cromartyshire tournant autour du point où s'était englouti le grand paquebot, ont recueilli des survivants.

Le consul français dit que les matelots jurèrent que les cloisons étanches étaient fermées. Il dit qu'il a procédé soigneusement à son enquête, et que les hommes ont parlé franchement.

Les matelots disent que des ceintures de sauvetage ont été remises aux passagers par l'équipage, mais que les passagers étaient frappés de panique et que beaucoup d'entre eux ont jeté les ceintures.

Le consul a fait une enquête sur la prétendue lutte parmi les hommes d'équipage ou les passagers. Les rapports de tous les naufragés s'accordent pour démontrer qu'il n'y a eu aucune lutte, excepté parmi les Autrichiens et les Italiens.

Parmi ceux qui se sont présentés aujourd'hui au bureau de la Compagnie Générale Transatlantique se trouvait le frère Romain, un survivant. Il a dit que les officiers du navire étaient à leurs postes et essayaient tout en leur pouvoir pour restreindre la panique parmi les passagers.

Un matelot lui a montré un objet qui flottait et lui a dit que ce qu'il avait de mieux à faire était de l'atteindre à la nage. Au moment que le navire coulait le matelot a saisi le frère Romain et l'a lancé dans l'eau aussi loin qu'il a pu.

Le frère a pu s'éloigner à la nage assez promptement pour éviter d'être entraîné dans le tourbillon.

MUSIQUE NOUVELLE.

Une chanson nouvelle, toute patriotique, vient d'être composée par M. Henry Warré. Elle porte le nom de Manilla et est dédiée aux héros de Manilla.

Le 7 août dans ce bateau de la place pour cinquante personnes, mais les passagers et les hommes

EN SUSPENS.

Avant-hier soir et hier matin, on s'attendait à de graves événements; le bombardement de Santiago de Cuba devait commencer dans la journée.

Une dépêche de Madrid annonçait que l'amiral Sampson avait demandé la reddition immédiate de la ville, et une autre, datée de Washington, prétendait que le gouvernement espérait que le premier coup de feu serait tiré dans la journée.

La situation a, paraît-il, changé depuis lors. Les hostilités, un moment suspendues, n'ont pas recommencé.

La nouvelle nous est arrivée, hier soir, d'un projet d'armistice qui durerait dix jours, et il était grandement question d'un commencement de négociations pour la paix—deux choses qui sont fort probables et, ajoutons-le, des plus souhaitables. Assez de ruines comme cela, assez de sang versé.

Les puissances ne veulent pas intervenir spontanément; il faut qu'elles en soient sollicitées par un des deux belligérants.

Il est possible que l'Espagne, se voyant réduite à l'impuissance, ait fait une démarche de ce genre près de l'une d'elles. Nous disons possible; car jusqu'à l'heure où nous écrivons ces lignes, on en est réduit aux conjectures.

Attendons donc et espérons.

Les noces d'argent du Rév. Père Branche, de Rayne, Acadie.

(Correspondance.)

Rayne, Louisiane, 5 juillet 1898. C'était aujourd'hui la célébration des noces d'argent du Rév. Père B. Branche, curé de Rayne, Acadie.

Hier soir, grande procession aux flambeaux et, ce matin, la grand-messe célébrée dans la nouvelle église, laquelle est presque terminée.

Les prêtres suivants des paroisses avoisinantes étaient venus prêter leur concours à la fête: Les RR. A. Bonias, de Pont Breux; A. Blanc, de Grande Pointe; Bollard et E. Forge, de Lafayette; Gasler, de la Pointe-aux-Loups; Bardi, de Jeanne-Rette; Langlois, de St-Martinville; J. Posters, de Jennings; J. Trainor, de Franklin; Van de Ven, de Lac Charles; Félix Rumpf, d'Amite City; Placidus Zarn, O. S. B. Sr. léc.

M. E. Daboval jr. maire de Rayne, remplissait les fonctions de grand-marshal, assisté de M. A. G. Duclos, président du comité. A la tribune, Mlle Selika Daboval, Grace Story, Mère Mélanie et Sour Clotilde, du Couvent des Carmélites.

C'est le Rév. Père Langlois, de St-Martinville, qui a célébré la grand-messe. Il a prononcé un très éloquent discours.

Le Rév. Père Branche a reçu, en présence, son portrait, grandeur naturelle, offert par la société de St-Joseph, et un superbe ostensorio.

Le Dr Geo. C. Manson a pris alors la parole. Dans une courte et éloquent allocution, il a fait ressortir les améliorations que la paroisse de Rayne doit au Père Branche. A l'enseignement ordinaire, il a su ajouter l'éducation véritable qui forme l'aprit et le cœur, et fait de bons chrétiens, en même temps que de bons citoyens.

Nous regrettons de ne pouvoir reproduire ici ce discours qui fait autant d'honneur à celui qui l'a prononcé qu'à l'excellent ecclésiastique à qui il s'adressait.

Le Rév. Père Branche, fort ému, n'a pu faire qu'une courte réponse à cette allocution partie du cœur. Mais, comme il l'a dit, le souvenir de cette touchante cérémonie restera gravé dans son cœur.

MORT DE D'ARTAGNAN.

Il fut tué ce jour-là au siège de Maëstricht, en attaquant la demi-lune, mais il s'est trouvé dans notre siècle un homme à prescience imaginatoire pour le resusciter et faire revivre en lui d'une vie intense le gascon mousquetaire dans un roman que tout le monde connaît, disons donc que l'histoire en sait:

Il a bien réellement vécu, puisqu'il est mort; il s'appellait Charles de Batz de Castelmor, comte d'Artagnan d'une terre de la maison Montequion-Fezensac à laquelle appartenait sa mère, et était né à Lurac, dans le département actuel du Gers à 3 ou 4 lieues S. O. de Vic-Fezensac et à 5 ou 6 au N. O. de Montequion; à mi chemin entre Lurac et Vic-Fezensac on trouve encore sur la carte Castillon-Debatz; on bien réellement vécu aussi ses compatriotes Armand Athos d'Auteuille, dont l'acte de décès a été retrouvé de nos jours, ainsi que Porthos et Aramis dont les noms sont ceux de petits fiéfs voisins, l'un d'Auteuille, l'autre de Castelmor; le château d'Artagnan existe encore.

On ne parait pas d'accord sur la date de sa naissance, car nous avons sous les yeux celle de 1611 et celle de 1623; sans preuve contraire, celle-ci est la plus vraisemblable, car elle ne lui donne que 18 ans lorsque sa présence à l'armée apparait pour la première fois en 1644 aux sièges d'Aire, de la Bassée et de Baupême, et le fait mourir à l'âge de 50 ans, tandis que suivant celle-là il aurait déjà eu 30 ans en 1641 et aurait été tué en montant à l'assaut à l'âge de 62 ans; pures conjectures d'ailleurs, car les deux dates sont possibles, et la divergence ne résulte peut-être que d'une faute d'impression; qu'on prenne l'une ou l'autre, il faut également faire son deuil des promesses de d'Artagnan devant la Rochelle — et c'est bien dommage — car le siège est de 1628 et d'Artagnan n'avait alors que 5 ans ou 17 ans.

Quoiqu'il en soit, d'Artagnan entra au garde, puis admis en 1644 aux Mousquetaires, alla deux fois en Angleterre pendant les guerres civiles entre le roi Charles Ier et le Parlement, une première fois comme gentilhomme du comte d'Harcourt, ce qui lui donna l'occasion de porter les armes pour le Roi contre le Parlement, et une deuxième fois comme chargé d'une mission confidentielle pour Cromwell, ce qui lui valut, à son retour, quelques semaines de Bastille, à la suite d'un malentendu; un billet de Colbert à Mazarin, du 4 mai 1651, atteste qu'à cette époque il était l'homme de confiance du cardinal Mazarin.

C'est en 1657 que Mazarin le fit nommer lieutenant de la Compagnie des Mousquetaires dits gris quoiqu'ils eussent des cheveux blancs, pour suppléer par son expérience militaire à celle qui manquait au jeune Philippe Mancini, son neveu, qui venait d'être nommé capitaine; il en devint ensuite le capitaine-lieutenant; c'est lui qui fut chargé en 1661 d'arrêter Fouquet et il était maître depuis le 5 mars 1668 et maréchal de camp depuis 1672 lorsqu'il fut tué au siège de Maëstricht.

Les Mémoires de d'Artagnan qui ont servi de cadre à l'étonnant roman de Dumas, sont apocryphes, ils sont l'œuvre de Gastien Courtils ou des Courtils, sieur de Sandraz, et ont été éditées pour la première fois en 1700. Ce Sandraz, né en 1644, a pu d'ailleurs connaître

d'Artagnan, car il était capitaine au régiment de Champagne en 1670; mais à une part de vérité il a mêlé toutes les fantaisies de son imagination, comme il l'a fait dans une foule d'autres ouvrages qu'il donnait volontiers pour la simple copie de manuscrits qu'il aurait trouvés et auxquels il se serait fait scrupule de changer un seul mot. Sandraz avait fait son d'Artagnan finaud, souple, têtard, très pratique et très entreprenant, brave et prudent; Dumas lui a donné le pion, il en a fait le chevalier des reines, fondeur de cardinaux, le conseiller et le protecteur des rois, et cela avec telle verve, un tel aplomb que le lecteur se laisse aller à le croire, et quand il se prend à douter, n'est pas toujours sûr d'avoir raison.

West End.

Très intéressant, le programme de l'Orchestre Bellstedt, hier soir. On a beaucoup applaudi non seulement la grande marche intitulée les "Héros Américains," de Bellstedt et la marche de Souza, mais aussi et surtout un charmant solo de piccolo par M. Chevre et des variations sur le cornet à piston, par Herman Bellstedt. Aussi quels applaudissements et quelle foule!

Le Concours de L'Université de Berkeley, Californie.

Vive la Californie pour les progrès scientifiques, artistiques et autres. On la trouve constamment à la tête de tous les mouvements.

C'était le 1er juillet dernier que devait se clore le concours international d'architecture ouvert, en janvier dernier, par l'université californienne de Berkeley.

Cette université, fondée en 1862 par un acte du Congrès des Etats-Unis, et qui compte actuellement près de 2,500 étudiants, a reçu, l'année dernière, d'une riche famille compatriote, Mme Phébé Hearst, un chèque en blanc, avec la mission d'ouvrir, entre les architectes du monde entier, un concours en vue de la construction définitive de ses locaux. Une première somme de 250,000 fr. était immédiatement placée en banque par la donatrice et destinée aux primes du concours lui-même. Les frais de construction des futurs bâtiments sont illimités et l'architecte avait toute liberté pour concevoir un édifice grandiose.

Le concours était double. C'est la première partie, préparatoire, qui s'est close le 1er juillet, par l'envoi, à l'avers, après du conseil des Etats-Unis, de tous les projets. Un jury de cinq membres, — deux Américains, un Français, un Anglais et un Allemand, — est chargé d'élire et de primer les dix meilleurs concurrents. C'est entre ces dix lauréats, qui recevront chacun un subside préalable de 7,500 francs, qu'aura lieu la partie définitive du concours. Ils sont tous les dix invités, aux frais de l'université de Berkeley, à faire le voyage de Californie, et leurs projets seront publiés et exposés à San-Francisco, dans les galeries du palais des Beaux-Arts.

Plus que jamais la foule se presse, tous les soirs, au Parc Athlétique, pour entendre les exécutions, si entraînantes à la fois et si correctes, de l'orchestre mexicain du capitaine Payan.

Ajouter à cela les travestis, à la fois si élégants et si comiques, de Stuart, qui enlève, chaque fois, les applaudissements de son public.

Ce soir, paraîtront pour la première fois les fameux acrobates Nelson, Glines et het Demonio, qui ont fait fureur au Nord, depuis longtemps, mais qui ne sont jamais venus à la Nouvelle-Orléans.

Ce soir, paraît-il, les plus remarquables grotesques que l'on ait vus en Amérique, en même temps que des acrobates incomparables. Leurs tours les plus périlleux sont faits

AMUSEMENTS.

Parc Athlétique.

Plus que jamais la foule se presse, tous les soirs, au Parc Athlétique, pour entendre les exécutions, si entraînantes à la fois et si correctes, de l'orchestre mexicain du capitaine Payan.

Ajouter à cela les travestis, à la fois si élégants et si comiques, de Stuart, qui enlève, chaque fois, les applaudissements de son public.

Ce soir, paraîtront pour la première fois les fameux acrobates Nelson, Glines et het Demonio, qui ont fait fureur au Nord, depuis longtemps, mais qui ne sont jamais venus à la Nouvelle-Orléans.

Ce soir, paraît-il, les plus remarquables grotesques que l'on ait vus en Amérique, en même temps que des acrobates incomparables. Leurs tours les plus périlleux sont faits

avec une telle aisance, que le public les contemple en toute sécurité, comme s'il n'y avait pas le moindre danger.

A voir ces merveilleux acrobates, voltigeant dans l'air comme des oiseaux; ils y sont réellement dans leur élément.

West End.

FORTIFIE LE CORPS ET LE CERVEAU.

Ce que fait le Vin Mariani pour calmer, fortifier et soutenir le système.

Le Vin Mariani est recommandé comme tonique par la «profession médicale» dans le monde entier. Il a reçu des recommandations écrites de plus de 8,000 médecins américains.

Le Vin Mariani calme, fortifie et soutient le système et restaure le corps et le cerveau. Il donne des forces; donc on peut le considérer comme le conquérant de la maladie et le promoteur de la santé et de la longévité.

Le Vin Mariani est spécialement indiqué pour la malaria, la fièvre chaude et toutes les fièvres provoquées par les miasmes. Il guérit promptement les frissons, triomphe de la fièvre malaria et donne la force et la vigueur.

Le Vin Mariani en outre, est d'une inappréciable valeur dans les cas de Névralgie, de Débilité nerveuse, de Relâchement musculaire, de Dépression mentale et physique et d'Épuisement, de travail excessif, de surmenage, d'insomnie, de maux de tête, de Dyspepsie nerveuse, de perte d'appétit, d'émaciation et de consomption. Il reconstruit les forces vitales et est un puissant régénérateur. Il donne des forces au système nerveux, de la fermeté et de l'élasticité aux muscles et de la richesse au sang. Il fait du bien à tous, et ne fait de mal à personne.

Le Vin Mariani est agréé et convient aux estomacs les plus délicats. Dans les cas de pâleur chez les enfants malades, on s'en sert invariablement avec d'excellents résultats. Pour les hommes surmenés et les femmes délicates, le Vin Mariani opère des merveilleux.

Le Vin Mariani est vendu par tous les pharmaciens. Faites-en l'essai et vous trouverez qu'il scintille sa réputation. Un mot d'avertissement, néanmoins — qu'aucune représentation ou explication ne vous décide à accepter un substitut. «Aussi bon» est une expression qui généralement cause des déceptions.

A tous ceux qui écriront à Mariani & Cie, 52 West 15th Street, ville de New York, ils seront envoyés gratuitement un petit livre renfermant les portraits et autographies d'Empereurs, de l'Impératrice, de Princes, de Cardinaux, d'Archevêques et d'autres personnalités distinguées, recommandant le Vin Mariani.

Athénée Louisianais.

CONCOURS DE 1898.

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année:

Étude sur Chateaubriand.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1899 inclusivement. L'auteur du manuscrit qui aura

été jugé le meilleur, recevra une médaille d'or et un prix de cinquante dollars en espèces.

L'Athénée, s'il le juge utile, accordera une seconde médaille.

Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir.

Les manuscrits devront être écrits sur papier soigné, réglés, avec une marge, et seulement sur le verso et les lignes. Ils ne devront pas dépasser 25 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée, dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ou leur examen l'englevent contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix pour assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable.

Tout manuscrit sera publié dans le journal de l'Athénée.

La présentation des prix se fera dans une séance publique. On réunira, pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public.

Les candidates devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours. Toute personne qui aura obtenu la médaille, ne pourra plus concourir.

Les manuscrits seront adressés au secrétaire.

Le Secrétaire perpétuel, BUS ROUEN, P. O. Box 725.

Table listing ship arrivals and departures with columns for ship name, destination, and date.

Table listing ship arrivals and departures with columns for ship name, destination, and date.

Table listing ship arrivals and departures with columns for ship name, destination, and date.

Feuilleton

— DE —

L'Abelle de la N. O.

NOUVELLES LETTRES

NAPOLÉON.

Les trente-quatre volumes in-quarto de la «correspondance» de Napoléon Ier, parus sous Napoléon III, et les divers autres recueils parus depuis 1870 ne contiennent pas toutes les lettres: je viens d'en lire quinze cents écrits par Louis-Ferdinand, qui seront bientôt publiés, et il est probable qu'il en reste un bien plus grand nombre dans les archives publiques et privées de France et de l'étranger, qui attendent de voir le jour. Elles ne changeront rien, sans doute, à sa physionomie, ni à son histoire, mais elles peuvent en éclaircir ou en compléter quelques traits.

aider à quitter sa solitude.

Le jour où nous nous transportons au château de Mérelle, la vieille comtesse était seule, assise dans son immense salon, dont les meubles étaient certainement beaucoup plus vieux que la châtelaine.

Mme de Valmont était triste, évidemment préoccupée; elle avait le front soucieux et dans ses yeux encore clairs et très vifs on lisait l'inquiétude.

Le roulement d'une voiture se fit entendre dans l'avenue et, peu après, un coup de cloche annonça une visite.

—Ah! fit la vieille dame, qui donc peut m'arriver à cette heure?

Bientôt, après avoir frappé, un vieux domestique ouvrit la porte du salon et dit: —Madame la comtesse, c'est M. le comte Jacques.

—Mon fils! s'exclama-t-elle en se dressant sur ses jambes. Presque aussitôt le jeune homme entra dans le salon, souriant, et le domestique referma la porte.

—Tu as obtenu un congé du ministre?

—Certainement, bonne-maman, autrement je n'aurais pu quitter Paris.

—C'est bien, sois le bienvenu, mon cher enfant. Vas-tu rester un peu de temps avec moi?

—Dix, douze ou quinze jours, si tu n'as rien de mieux à me proposer.

—C'est vrai; et puis tu ne tiens guère à t'éloigner de Paris.

—A m'éloigner de vous, bonne-maman.

—Je le crois, car tu aimes ta vieille grand-mère, et tu sais qu'elle souffrirait d'être longtemps sans te voir.

—Tu as obtenu un congé du ministre?

—Certainement, bonne-maman, autrement je n'aurais pu quitter Paris.

—C'est bien, sois le bienvenu, mon cher enfant. Vas-tu rester un peu de temps avec moi?

—Dix, douze ou quinze jours, si tu n'as rien de mieux à me proposer.

—C'est vrai; et puis tu ne tiens guère à t'éloigner de Paris.

—A m'éloigner de vous, bonne-maman.

—Je le crois, car tu aimes ta vieille grand-mère, et tu sais qu'elle souffrirait d'être longtemps sans te voir.

—Tu as obtenu un congé du ministre?

—Certainement, bonne-maman, autrement je n'aurais pu quitter Paris.

—C'est bien, sois le bienvenu, mon cher enfant. Vas-tu rester un peu de temps avec moi?

—Dix, douze ou quinze jours, si tu n'as rien de mieux à me proposer.

—C'est vrai; et puis tu ne tiens guère à t'éloigner de Paris.

—A m'éloigner de vous, bonne-maman.

—Je le crois, car tu aimes ta vieille grand-mère, et tu sais qu'elle souffrirait d'être longtemps sans te voir.

—Tu as obtenu un congé du ministre?

—Certainement, bonne-maman, autrement je n'aurais pu quitter Paris.

—C'est bien, sois le bienvenu, mon cher enfant. Vas-tu rester un peu de temps avec moi?

—Dix, douze ou quinze jours, si tu n'as rien de mieux à me proposer.

—C'est vrai; et puis tu ne tiens guère à t'éloigner de Paris.

—A m'éloigner de vous, bonne-maman.

—Je le crois, car tu aimes ta vieille grand-mère, et tu sais qu'elle souffrirait d'être longtemps sans te voir.

—Tu as obtenu un congé du ministre?

—Certainement, bonne-maman, autrement je n'aurais pu quitter Paris.

—C'est bien, sois le bienvenu, mon cher enfant. Vas-tu rester un peu de temps avec moi?

—Dix, douze ou quinze jours, si tu n'as rien de mieux à me proposer.

—C'est vrai; et puis tu ne tiens guère à t'éloigner de Paris.

—A m'éloigner de vous, bonne-maman.

—Je le crois, car tu aimes ta vieille grand-mère, et tu sais qu